

Jean Delisle

## LES TRADUCTEURS DE PAPIER (IV)

### UN PORTRAIT RÉALISTE ?

DANS UN ESSAI INTITULÉ *Le Romancier fictif*, André Belleau a attiré l'attention sur l'abondance de romans québécois centrés sur un personnage-écrivain : plus de quarante entre 1940 et 1980. Il était donc prévisible que les auteurs mettent aussi en scène des héros traducteurs qui «se trouve[nt] à l'extérieur de la littérature sans en être trop éloigné[s]», note Belleau à propos de Marcel Larocque, personnage principal de *La Fin des songes* de Robert Élie (Belleau 1980 : 82, note 103).

Les 86 œuvres et les 136 traducteurs fictifs recensés jusqu'ici – et notre dépouillement n'est pas exhaustif – témoignent à l'évidence de la présence de la traduction dans l'univers littéraire québécois. Les deux tiers des titres recensés renferment au moins un personnage principal qui exerce le métier de traducteur ou d'interprète. Les autres contiennent des réflexions sur la traduction ou des personnages secondaires s'adonnant à la traduction. Ces chiffres seraient encore plus élevés si j'avais inclus dans mon étude les interprètes figurant dans les romans historiques qui ont pour cadre le Régime français. On y aurait vu défiler les deux interprètes de Jacques Cartier, les indigènes Dom Agaya et Taignoagny, la plupart des interprètes de Champlain ainsi que la majorité des interprètes qui se mirent au service des Français. J'ai délibérément exclu de mon corpus ces figures du Canada primitif, d'une part pour limiter l'ampleur de l'étude et, d'autre part, pour la centrer sur les écrits de «pure» fiction, ceux dans lesquels les auteurs sont le plus susceptibles de se projeter eux-mêmes par personnages interposés. Cette dimension autobiographique m'apparaît essentielle pour cerner cette espèce de «narcissisme inquiet» de l'écrivain québécois, selon l'expression de François Ricard (Blais 1980 : 178). Autrement dit, le personnage-traducteur pourrait bien être le frère jumeau du personnage-écrivain par l'entremise desquels les auteurs cherchent à se définir eux-mêmes et à préciser le sens de leur activité en vue de se donner une conscience d'écrivain. Cette hypothèse est renforcée par le fait que bon nombre de traducteurs fictifs sont aussi écrivains, vivent dans l'entourage d'écrivains ou souhaitent eux-mêmes écrire des romans

### Conclusion

Que peut-on conclure de ce survol des traducteurs présents dans la littérature québécoise? On peut sûrement affirmer que les personnages-traducteurs trahissent bel et bien les préoccupations des écrivains qui leur prêtent vie. Il suffit d'ailleurs de lire les biographies ou autobiographies de ces auteurs pour se rendre compte de la concordance entre la vie romanesque et la vie réelle. Au cours d'une interview publiée dans *Le Devoir*, l'écrivain-enseignant François Gravel confiait à une journaliste : «Difficile d'oublier que je suis prof,

## UN PORTRAIT RÉALISTE ?

même quand j'écris» (Bordeleau 1991 : D-7). La plupart des auteurs qui ont mis en scène des traducteurs dans leurs romans ou leurs nouvelles pourraient affirmer à leur tour : «Difficile d'oublier que je suis traducteur, même quand j'écris.»

Les traducteurs sous lesquels se cachent les écrivains sont, dans une large mesure, les doubles de leurs créateurs qui se projettent dans leurs œuvres. Ce dédoublement s'effectue à la croisée de la fiction et de la réalité. C'est souvent dans les premiers romans, qui déguisent mal l'autobiographie, que l'on rencontre les traducteurs fictifs. Le spécialiste de Pierre Baillargeon, André Gaulin, est formel : «Sous Claude Perrin, c'est Pierre Baillargeon que nous retrouvons, les deux personnages se confondent» (Baillargeon 1973 : xx). On pourrait en dire autant de nombreux autres créateurs de traducteurs imaginaires.

Entre la réalité et la fiction, on constate néanmoins quelques divergences importantes. On sait, par exemple, que la profession a un visage féminin. La proportion de femmes a toujours été supérieure à celle des hommes. Au début des années 1970, la STQ comptait environ 63 % de femmes dans ses rangs. En 1986, ce pourcentage a grimpé à 78 %. En 2000, il se fixait à 68 %, chiffre identique à 1996. Donc, deux fois plus de femmes que d'hommes. Or, dans les œuvres littéraires québécoises, le rapport est inversé : on y dénombre deux fois plus de traducteurs que de traductrices.

Autre différence de taille : les traducteurs fictifs semblent malheureux d'exercer la traduction. Ils se plaignent de leur sort, de leurs conditions de travail, de l'insipidité des textes qu'ils traduisent, de leur faible rémunération, etc. Bref, ils ne sont pas heureux. Les plus dépressifs se suicident. Les enquêtes menées auprès des membres de la STQ et de l'Ordre ces trente dernières années font entendre un tout autre son de cloche. En effet, sondage après sondage, les traducteurs «de la vraie vie» se déclarent, eux, satisfaits de leur sort dans une proportion supérieure à 80 %. Ce pourcentage atteint même 86 % en 1977 et en 1982. Des coqs en pâte, les traducteurs et les traductrices? Sans doute. Bizarrement, les derniers sondages ne posent plus la question...

Le profil du membre type en 1986 était le suivant : «Il s'agit d'une **femme** d'environ **35 ans**, traductrice **agrée**e, possédant environ **cinq** années d'expérience comme professionnelle de la langue. Elle est détentrice d'un **baccalauréat** ou d'une licence, n'a pas fait d'études dans un domaine non linguistique et travaille comme **salariée** dans une entreprise privée où elle traduit en français des **textes anglais**. Cette spécialiste de la langue s'estime équitablement rétribuée pour les **37 heures** que compte sa semaine normale de travail, jouit de **bonnes conditions de travail** et produit ses traductions sur un clavier-écran» (Delisle 1990 : 328). En 2000, le profil socio-économique du membre type de l'OTTIAQ ressemblait plutôt à celui-ci : Il s'agit toujours d'une **femme**, mais elle a maintenant **45 ans**. Traductrice **agrée**e, elle possède près de **15 ans** d'expérience, détient un **baccalauréat** en traduction, travaille en **pratique privée** et traduit toujours principalement du français vers l'**anglais**. Elle gagne en moyenne 50 000 \$ par année (Sondage des services aux membres, 2000). Ce que ce sondage ne dit pas, c'est que cette travailleuse autonome travaille sûrement plus de 37 heures

## UN PORTRAIT RÉALISTE ?

par semaine et que, malgré son poste de travail bien garni d'aides à la traduction, elle ne peut toujours pas satisfaire les échéances irréalistes (ceux exigés pour la veille). Est-elle heureuse? C'est à elle de répondre, pensent les sondeurs.

Enfin, sur un plan plus général, on peut se demander si les très nombreux traducteurs fictifs qui peuplent la littérature québécoise ne sont pas aussi d'une certaine façon le miroir de l'imaginaire collectif québécois dans ses rapports avec l'Autre? On attend du traducteur qu'il soit le «serviteur de deux maîtres», qu'il s'astreigne à une double fidélité : fidélité à l'auteur traduit, fidélité aux lecteurs. Cette double allégeance, replacée dans le contexte socio-politique canadien, ne pourrait-elle pas revêtir une valeur symbolique particulière? Cette prolifération de traducteurs fictifs dans la littérature québécoise est-elle uniquement le reflet de la situation socio-économique de l'écrivain? Ne pourrait-elle pas aussi être un questionnement sur les rapports entre Francophones et Anglophones au pays? Un lieu de cristallisation de tensions larvées entre ces deux groupes linguistiques?

Mis à part les deux différences majeures entre les traducteurs fictifs et réels (répartition entre les sexes et degré de satisfaction professionnelle), les écrivains québécois ayant donné vie à des traducteurs imaginaires projettent une image assez fidèle, somme toute, du traducteur québécois. Ils pourraient reprendre à leur compte cette réflexion de Julien Green : «J'éprouvai une satisfaction nouvelle, qui était d'avoir introduit dans un livre des personnages dont la réalité était indiscutable» (Green 1987 : 237). La fiction, au fond, ce n'est pas le mensonge, c'est mentir pour dire vrai.

### Références

- BAILLARGEON, Pierre (1973), *Les Médisances de Claude Perrin*. Présenté par André Gaulin, Montréal, Les Éditions du Jour, 197 p. [Montréal, Parizeau, 1945].
- BORDELEAU, Francine (1991), «François Gravel. Les contes d'un menteur professionnel», dans *Le Devoir*, 19 octobre, p. D-7.
- DELISLE, Jean (1990), *Les Alchimistes des langues*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 446 p.
- GREEN, Julien (1987), *Le Langage et son double*, Paris, éditions du Seuil, coll. «Points», n° 190, 403 p.
- GUITARD, Agnès (1983), «Les virus ambiance», dans *Les Années-lumière*. Dix nouvelles de science-fiction réunies et présentées par Jean-Marc Gouanvic, Montréal, Vlb éditeur, p. 77-127.
- LARUE, Monique (1989), *Copies conformes*, Montréal, Les Éditions Lacombe, 190 p.
- SOMCYNSKY, Jean-François (1981), «Oméga 8 est amoureux», dans *Peut-être à Tokyo*, Sherbrooke, Éditions Naaman, p. 90-103. [Écrit en 1966]
- SOMCYNSKY, Jean-François (1983), *Vingt minutes d'amour*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 100 p. [Écrit en 1978]

---

Source : « Un portrait réaliste ? » (2003), série « Les traducteurs de papier », dans *Circuit*, n°

## UN PORTRAIT RÉALISTE ?

81, p. 18-19.